# P. Raniero Cantalamessa, ofmcap

« DIEU EST ET CELA SUFFIT! »

Première prédication de Avent 2018

Saint Père, Vénérable Pères, frères et sœurs, dans l'Eglise, nous sommes tellement pressés par des tâches à accomplir, des problèmes à résoudre, des défis auxquels répondre, que nous risquons de perdre de vue, ou de laisser comme en arrière-plan, la « porro unum necessarium » de l'Evangile (Lc 10,42), c’est-à-dire notre relation personnelle à Dieu. Qui plus est, nous savons par expérience qu’une véritable relation personnelle à Dieu est la première condition permettant de faire face à toutes les situations qui se présentent et à tous les problèmes qui se posent sans perdre la paix et la patience.

J'ai donc choisi de laisser de côté, dans ces prédications de l'Avent, toute référence aux problèmes actuels. Nous chercherons, suivant en cela les recommandations de sainte Angèle de Foligno à ses enfants spirituels, à : « nous rassembler dans l'unité et plonger notre âme dans l'infini qui est Dieu ». Prendre un bain matinal de foi, avant de commencer la journée de travail.

Le thème de ces prédications de l’Avent (et, si Dieu le veut, du Carême également) sera le verset du psaume : *« Mon âme a soif du Dieu vivant »* (Ps 42, 2). Les hommes de notre temps se passionnent dans la recherche de signes de l'existence d'êtres vivants et intelligents sur d'autres planètes. C'est une recherche légitime et compréhensible, même si elle est très incertaine. Rares par contre sont ceux qui recherchent et étudient les signes de l'Etre vivant qui a créé l'univers, qui y a pénétré, qui est entré dans son Histoire et qui y vit. *« C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être »* (Ac 17, 28) et nous ne nous en rendons pas compte. Nous avons le Vivant parmi nous et nous le négligeons pour chercher des êtres vivants hypothétiques qui, dans le meilleur des cas, ne pourraient faire que peu pour nous, et certainement pas nous sauver de la mort.

Combien de fois sommes-nous obligés de dire à Dieu, avec saint Augustin : « Tu étais avec moi, et je n’étais pas avec toi[[1]](#footnote-1) » ? A l’inverse de nous, le Dieu vivant nous cherche, il ne fait rien d’autre depuis la création du monde. Il continue de dire : *« Adam, où es-tu ? »* (Gn 3, 9) Nous nous proposons ici de capter les signaux de ce Dieu vivant, de répondre à son appel, de « frapper à sa porte », pour entrer dans un nouveau contact, vivant, avec lui.

Nous nous appuierons sur la parole de Jésus : *« Demandez, on vous donnera ; cherchez, vous trouverez ; frappez, on vous ouvrira. »* (Mt 7, 7) Lorsque on lit ces mots, on pense d’emblée que Jésus promet de nous donner tout ce que nous lui demandons, et nous restons perplexes parce que nous voyons que c’est rarement le cas. Mais il voulait surtout dire une chose : « Cherchez-moi et vous me trouverez, frappez et je vous ouvrirai ». Il promet de se donner lui-même, au-delà des petites bricoles que nous lui demandons, et il maintient sa promesse de manière infaillible. Celui qui le cherche le trouve ; à celui qui frappe, il ouvre ; et une fois qu'on l’a trouvé, tout le reste passe au second plan.

L'âme qui a soif du Dieu vivant le trouvera inévitablement et, avec lui et en lui, elle trouvera tout, comme nous le rappellent les paroles de sainte Thérèse d'Avila : « Que rien ne te trouble, que rien ne t’effraie ; tout passe, Dieu ne change pas ; la patience tout obtient ; qui possède Dieu ne manque de rien. Dieu seul suffit. » C’est avec ces sentiments que nous commençons notre chemin à la recherche de la face du Dieu vivant.

# **Retour aux choses !**

La Bible est ponctuée de textes qui parlent de Dieu comme étant le « vivant ». *« C’est lui le Dieu vivant »*, dit Jérémie (Jr 10, 10) ; *« Je suis le vivant »*, dit Dieu lui-même en Ezéchiel (Ez 33, 11). Dans l'un des plus beaux psaumes du psautier, écrit en exil, le psalmiste s'exclame : *« Mon âme a soif de Dieu, le Dieu vivant »* (Ps 42, 3). Et encore : *« Mon cœur et ma chair sont un cri vers le Dieu vivant »* (Ps 83, 3). Pierre, à Césarée de Philippe, proclame Jésus *« Fils du Dieu vivant »* (Mt 16, 16).

C'est évidemment une métaphore tirée de l'expérience humaine. Israël s'est résigné à l'employer pour distinguer son Dieu des idoles des peuples qui sont des divinités « mortes ». Contrairement à elles, le Dieu de la Bible est « un Dieu qui respire » et sa respiration ou souffle (*ruah*) est le Saint-Esprit.

Après la longue domination de l'idéalisme et le triomphe de « l’idée », dans des temps plus proches de nous, même la pensée séculière a ressenti le besoin d'un retour à la « réalité » et l’a exprimé dans le cri stratégique : « Retour aux choses[[2]](#footnote-2) ! » C'est-à-dire : ne pas s’arrêter aux formulations données de la réalité, aux théories ci-dessus, à ce que communément on y trouve, mais pointer directement à la réalité elle-même qui est à la base de tout ; ôter les différentes couches de terre rapportées pour découvrir le rocher sous-jacent.

Nous devons également appliquer ce programme au domaine de la foi. Saint Thomas d’Aquin a écrit que l’objet de la foi « n’est pas une vérité à énoncer, mais une réalité[[3]](#footnote-3) ». Lorsqu'il s'agit de la « chose » suprême dans le contexte de la foi, c'est-à-dire de Dieu, « revenir aux choses » signifie revenir au Dieu vivant ; briser, pour ainsi dire, le terrible mur de l’idée que nous nous sommes fait de lui et courir, les bras ouverts, à la rencontre de Dieu en personne. Découvrir que Dieu n'est pas une abstraction, mais une réalité ; qu'entre nos idées de Dieu et le Dieu vivant, il y a la même différence qu’entre un ciel peint sur une feuille de papier et le vrai ciel.

Le programme « Retour aux choses ! » a eu une application à juste titre célèbre : celle qui a conduit à la découverte que les choses… existent. Cela vaut la peine de relire la célèbre page de Sartre :

« J'étais au jardin public. La racine du marronnier s'enfonçait dans la terre, juste au-dessous de mon banc. Je ne me rappelais plus que c'était une racine. Les mots s'étaient évanouis et, avec eux, la signification des choses, leurs modes d'emploi, les faibles revenus que les hommes ont tracé à leur surface [...] Et puis j'ai eu cette illumination. Ça m'a coupé le souffle. Jamais, avant ces derniers jours, je n'avais pressenti ce que voulait dire "exister" [...] A l’ordinaire, l’existence se cache. Elle est là, autour de nous, en nous, elle est *nous*, on ne peut pas dire deux mots sans parler d'elle et, finalement, on ne la touche pas. Et puis voilà, tout d'un coup, c'était là, c'était clair comme le jour : l'existence s'était soudain dévoilée[[4]](#footnote-4) ».

Le philosophe qui a fait cette « découverte » se déclarait athée, il n'a donc pas dépassé la constatation que j'existe, que le monde existe, que les choses existent. Mais nous pouvons partir de cette expérience et en faire un tremplin pour la découverte d’un autre Existant, l’étincelle qui rend possible une autre illumination. Ce qui a été possible avec la racine du marronnier, pourquoi cela ne pourrait-il pas être possible avec Dieu ? Dieu, pour l'esprit de l'homme, peut-il être moins réel que la racine du marronnier l’est à ses yeux ? Les Pères n'hésitaient pas à mettre au service de la foi les intuitions de vérité présentes chez les philosophes païens, même chez ceux dont l'autorité se portait volontairement contre les chrétiens. Nous devons les imiter et faire de même à notre époque.

Que pouvons-nous donc retenir de « l'illumination » de ce philosophe ? Aucune application directe, ni de contenu, mais seulement une indirecte, et de méthode. Lue avec une certaine disposition d’esprit favorisée par la grâce, cette histoire semble faite exprès pour nous faire sortir de l’habitude, pour éveiller en nous d’abord le soupçon, puis la certitude qu’il existe une connaissance de Dieu qui nous est encore inconnue. Cela dit, peut-être jusqu’à maintenant n'avons-nous pas compris ce que cela signifie de dire que Dieu « existe », qu'il est un Dieu existant ou, comme le dit la Bible, un Dieu vivant. Que nous avons donc un devoir, une découverte à faire : découvrir que Dieu « est là », au point d’en avoir, nous aussi, pour un instant, le souffle coupé ! Ce serait l'aventure de notre vie.

Cela nous aide à comprendre quelle a été l'expérience de certains convertis à qui l'existence de Dieu s'est soudainement révélée, à un moment de leur vie, après qu’ils l’aient ignorée ou reniée avec acharnement.

L'un d'entre eux était le journaliste français André Frossard, mort le 2 février 1995. Voici comment il décrit sa vie avant sa conversion :

« Dieu n'existait pas. Son image, les images en substance qui évoquent son existence ou celle que l’on pourrait appeler de ses descendants historiques : les saints, les prophètes, les héros de la Bible, n’apparaissaient nulle part à la maison. Personne ne nous parlait de lui. Nous étions des athées parfaits, de ceux qui ne se posent plus de questions sur leur athéisme. Les derniers anticléricaux qui s’opposaient encore à la religion lors de réunions publiques nous semblaient pathétiques et un peu ridicules, à l’instar de ces historiens qui s’emploieraient à démentir l’histoire du Petit Chaperon Rouge. »

Un jour d'été, las d'attendre l'ami avec lequel il avait rendez-vous, le jeune Frossard entre dans l'église voisine, observe son architecture et regarde les gens qui y prient. Et voici comment il raconte ce qui s'est passé :

« Tout d’abord, ces mots me furent suggérés : "Vie spirituelle". Non-dits, ni même formulés par moi : sentis comme s’ils étaient prononcés à côté de moi dans un murmure par une personne qui voit ce que je ne vois pas encore. La dernière syllabe de ce prélude murmuré atteint juste le fil de la conscience, qui commence l'avalanche à l'envers. [...] Comment le décrire avec ces pauvres mots ? Un autre monde d’une splendeur et d’une densité qui nous rappellent soudain les ombres fragiles des rêves réalisables. Ce monde est la réalité, la vérité : je la vois depuis la sombre rive sur laquelle je suis toujours retenu. Il y a un ordre dans l'univers, et au sommet, au-delà de ce voile de brouillard brillant, la preuve de Dieu, la preuve faite présence et la preuve faite personne de celui que j'aurais nié un instant avant [...] Son irruption débordante et totale accompagnée d’une joie qui n’est rien d’autre que l’exultation du sauvé. »

Une fois sorti de l'église, son ami, voyant que quelque chose s'était passé, lui demande : « Qu'est-ce qui t’arrive ? » - Il répond : « Je suis catholique » et, comme si je craignais de ne pas avoir été suffisamment explicite, j'ajoutai « apostolique et romain ».

L’expression qui, dans notre langue, exprime le mieux cet événement est : nous rendre compte de Dieu. « Se rendre compte » indique une ouverture soudaine des yeux, un sursaut de conscience, par lequel nous commençons à voir quelque chose qui était déjà là avant, mais que nous n’avions pas vu.

Essayons de relire, sur la vague de l’ « illumination » décrite par Sartre, l'épisode du buisson ardent. Nous en aurons besoin, entre autres, pour voir comment même la pensée « existentielle » moderne peut nous aider à découvrir, dans la Bible, quelque chose de nouveau que la pensée ancienne, tout orientée dans un sens ontologique, malgré toute sa richesse, n’était pas capable de saisir.

La page de la Bible qui relate le récit du buisson ardent (Ex 3, 1s) est elle-même un buisson ardent. Elle brûle, mais ne se consume pas. Après des milliers d'années, elle n'a rien perdu de son pouvoir de transmettre le sens du divin. Cela montre, mieux que tout discours, ce qui se passe lorsque l’on rencontre vraiment le Dieu vivant. *« Moïse se dit alors : "Je vais faire un détour..." »* Il continue de penser et de vouloir. Il est maître de lui-même ; c'est lui qui dirige (ou croit diriger) le jeu. Mais voilà que le divin fait irruption avec ce qu’il est et impose sa loi. *« Moïse, Moïse ! N'approche pas d’ici. Je suis le Dieu de ton père. »* Tout à coup, tout change. Moïse devient soudain docile, soumis. *« Me voici ! »*, répond-il en se voilant le visage, comme les Séraphins se couvraient le visage avec leurs ailes (cf. Is 6, 2). Le « numineux » est dans l'air. Moïse entre dans le mystère.

Dans cette atmosphère, Dieu révèle son nom : *« Je suis qui je suis »*. Transplanté sur le terrain culturel hellénistique, déjà avec les Septante, ce mot avait été interprété comme une définition de ce que Dieu est, l'Être absolu, comme une affirmation de son essence la plus profonde. Mais cette interprétation, disent aujourd'hui les exégètes, est « totalement étrangère à la pensée de l'Ancien Testament ». La phrase signifie plutôt : « Je suis celui qui est *là* » ; ou plus simplement : « Je suis là (ou je serai là) pour vous[[5]](#footnote-5) ! » C'est une affirmation concrète, non abstraite ; elle se réfère davantage à l'existence de Dieu qu’à son essence, plus à son « être là » qu’à « ce qu'il est ». Nous ne sommes pas loin du « Je vis », « Je suis le vivant », que Dieu prononce dans d'autres parties de la Bible.

Ce jour-là, Moïse découvrit donc une chose très simple, mais permettant de mettre en marche et de soutenir tout le processus de libération qui va suivre. Il découvrit que le Dieu d'Abraham, d’Isaac et de Jacob existe, qu’il est, qu’il est une réalité présente et opérant dans l'Histoire, quelqu’un sur qui on peut compter. C’est d’ailleurs ce que Moïse avait besoin de savoir à ce moment-là, et non une définition abstraite de Dieu.

Il y a quelque chose qui unit l'expérience du philosophe devant la racine du marronnier et celle de Moïse devant le buisson ardent. Tous deux découvrent le mystère de l'être : le premier, l'être des choses, le second, l'Être de Dieu. Mais tandis que découvrir l'existence de Dieu est source de courage et de joie, découvrir seulement que les choses existent ne produit, selon ce même philosophe, que « nausée ».

# Dieu, sentiment d'une présence

Que signifie le Dieu vivant et comment se définit-il ? Pendant un moment, j’ai tenté de répondre à cette question en traçant un profil du Dieu vivant à partir de la Bible, mais j’ai vu que ce serait une belle sottise. Vouloir décrire le Dieu vivant, en tracer le profil, même en se fondant sur la Bible, c’est retomber dans la tentative de réduire le Dieu vivant à une *idée* du Dieu vivant.

Ce que nous pouvons faire, même à l’égard du Dieu vivant, c’est aller au-delà « des signes ténus de reconnaissance que les hommes ont tracé à sa surface », casser les petites coquilles de nos idées de Dieu, ou les « petits vases d’albâtre » dans lesquels nous le gardons enfermé, de sorte que son odeur se dilate et « remplisse la maison ». Saint Augustin est un maître en la matière. Le saint nous a laissé une sorte de méthode pour nous élever de cœur et d’esprit vers le Dieu vivant et véritable. Elle consiste à se répéter, après chaque réflexion sur Dieu : « Mais ce n'est pas Dieu, mais ce n'est pas Dieu ! » Pense à la terre, pense au ciel, pense aux anges ou à quoi que ce soit ou à qui que ce soit ; enfin, pense à ce que tu penses toi-même de Dieu, et chaque fois répète : « Oui, mais ce n’est pas Dieu, ce n’est pas Dieu ! » « Elève ta pensée au-dessus », répondent une à une toutes les créatures interrogées[[6]](#footnote-6). Nous devons croire en un Dieu qui est au-delà du Dieu auquel nous croyons !

Le Dieu vivant, en tant que vivant, on peut vaguement le deviner, en avoir une sorte de parfum ou de pré-sentiment. On peut en susciter le désir, la nostalgie. Plus, non. On ne peut pas enfermer la vie dans une idée. C’est pour cela qu’on peut plus facilement avoir de lui le sentiment ou l’odeur que l’idée, puisque l’idée circonscrit la personne, tandis que le sentiment en révèle la présence, la laissant dans son intégralité et son indétermination. Saint Grégoire de Nysse parle de la plus haute forme de connaissance de Dieu comme d’un « sentiment de présence[[7]](#footnote-7) ».

Le divin est une catégorie absolument différente de toute autre, que l’on ne peut définir, mais seulement suggérer ; on ne peut en parler que par analogies et contraires. Une image qui nous parle ainsi de Dieu dans la Bible est celle du rocher. Peu de titres bibliques sont capables de créer en nous un sentiment aussi vivant de Dieu - spécialement de ce que Dieu est pour nous - que celui du Dieu-rocher. Nous cherchons nous aussi à goûter, comme le dit l’Écriture, *« le miel du rocher »* (cf. Dt 32, 13).

Plus qu'un simple titre, le rocher apparaît dans la Bible comme une sorte de nom personnel de Dieu, au point qu'il peut parfois être écrit avec une majuscule. *« Il est le Rocher, son œuvre est parfaite »* (Dt 32, 4) ; *« Le Seigneur est le Roc éternel »* (Is 26, 4). Mais parce que cette image n’inspire ni frayeur ni crainte face à la dureté et à l’impénétrabilité qu’elle évoque, voilà que la Bible ajoute immédiatement une autre vérité : il est *« notre »* rocher, *« mon »* rocher. C'est-à-dire un rocher pour nous, pas contre nous. *« Dieu est mon rocher »* (Ps 17, 3), *« ma forteresse et mon roc »* (Ps 30, 4), *« notre rocher, notre salut »* (Ps 94, 1).

Les premiers traducteurs de la Bible, les Septante, ont été effrayés par une image aussi matérielle de Dieu qui semblait l'abaisser et ont systématiquement remplacé le « rocher » concret par des abstractions comme « force », « refuge », « salut ». Mais à juste titre, toutes les traductions modernes ont rendu à Dieu le titre original de rocher.

Rocher n'est pas un titre abstrait ; cela ne dit pas simplement ce que Dieu est, mais aussi ce que nous devons être. Le rocher est fait pour être escaladé, pour qu’on y cherche refuge, et pas seulement pour qu’on le contemple de loin. Le rocher attire, passionne. Si Dieu est rocher, l'homme doit devenir un « rochassier ». Jésus a dit : « Apprenez du maître de maison » ; « Regardez les pêcheurs » ; saint Jacques continue en disant : « Regardez les agriculteurs ». Nous pouvons ajouter : « Regardez les rochassiers ! » Si la nuit tombe ou si une tempête vient, ils ne commettent pas l’imprudence de chercher à descendre, mais ils s’accrochent encore davantage au rocher et attendent que la tempête passe.

L'insistance de la Bible sur le Dieu-rocher vise à instaurer la confiance dans la créature, chassant ainsi les peurs de son cœur. *« Nous serons sans crainte si la terre est secouée, si les montagnes s'effondrent au creux de la mer »*, dit le psaume ; et le motif qui nous est donné est : *« Citadelle pour nous, le Dieu de Jacob »* (Ps 46, 3.8).

# **Dieu est là et cela suffit !**

Le premier biographe de saint François d’Assise, Thomas da Celano, décrit un moment de ténèbre et presque de désespoir que le saint a vécu vers la fin de sa vie, à cause des déviations qu’il a vues autour de lui du style de vie primitif de ses frères.

« En colère - écrit-il – à cause des mauvais exemples, et ayant eu recours un jour à la prière avec une telle amertume, il s’est senti apostrophé de la sorte par le Seigneur : "Pourquoi t’inquiètes-tu, petit garçon ? Peut-être t’ai-je nommé pasteur de mon Ordre au point que tu as pu oublier que j’en reste le patron principal ? [...] Ne t’inquiète donc pas, mais attend ton salut, car si l’Ordre se réduisait à trois frères, mon aide resterait toujours stable[[8]](#footnote-8)". »

Le père Eloi Leclerc, savant franciscain français qui a le mieux illustré cette phase tourmentée de la vie de François, a déclaré que le saint avait été si revivifié par les paroles du Christ qu'il se répétait cette exclamation : « Dieu est, et cela suffit ». François, Dieu est là et cela suffit ! Dieu est là et cela suffit[[9]](#footnote-9) ! Apprenons, nous aussi, à répéter ces mots simples lorsque, dans l'Église ou dans notre vie, nous nous trouvons dans des situations semblables à celles de François et tous ces nuages ​​se dissiperont.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Traduction Française de Cathy Brenti.

P. Raniero Cantalamessa, ofmcap

LE DIEU VIVANT EST LA TRINITÉ VIVANTE

Seconde prédication de l’Avent 2018

**Une expérience du Dieu vivant**

En ce qui concerne la connaissance du Dieu vivant, une expérience valant plus que de nombreux arguments, je voudrais commencer cette deuxième méditation justement en vous en partageant une. Il y a quelque temps, j'ai reçu une lettre d'une personne que j’accompagnais spirituellement, une femme mariée décédée il y a quelques années. L'authenticité de ses expériences est confirmée par le fait qu'elle les a emportées avec elle dans sa tombe, sans jamais en parler à personne en dehors de son père spirituel. Mais toute grâce appartenant à l'Église, je souhaite partager ceci avec vous, maintenant que cette femme est auprès de Dieu. Cela m'a rappelé l'expérience de Moïse devant le buisson ardent. Voici ce que la lettre disait :

Je n'avais pas encore quatre ans et j'étais à la campagne chez ma grand-mère. Un matin, alors que j'attendais dans ma chambre qu'on vienne m'habiller, j'ai regardé un grand tilleul qui déployait ses branches devant la fenêtre. Le soleil levant l’éclairait. J'étais enchantée par sa beauté, et tout à coup mon attention fut attirée par une splendeur inhabituelle, un blanc extraordinaire. Chaque feuille, chaque branche s’est mise à vibrer comme la flamme de mille bougies. J'étais plus émerveillée que lorsque j'avais vu tomber la neige pour la première fois de ma vie. Et mon étonnement a encore augmenté lorsque – était-ce avec les yeux du corps ou pas, je ne sais - au centre de tout ce miroitement, j'ai vu comme un regard et un sourire d'une beauté et d'une bienveillance indescriptibles. Mon cœur battait à tout rompre. J'ai senti une puissance d'amour me pénétrer et j'ai eu la sensation d'être aimée jusqu’au plus intime de mon être. Cela a duré une minute, une minute et demie, je ne sais, pour moi ce fut comme une éternité. Je fus ramenée à la réalité par un frisson qui envahit tout mon corps, et avec grande tristesse, je réalisai que le regard et le sourire avaient disparu et que la splendeur de l'arbre s'éteignait peu à peu. Les feuilles retrouvèrent leur apparence ordinaire et le tilleul, bien qu’investi de la lumière rayonnante de ce soleil d’été, en comparaison de sa splendeur précédente, m’apparut – à ma grande déception - aussi sombre que sous un ciel pluvieux.

Je n’en ai parlé à personne, mais peu de temps après, j’ai entendu la cuisinière et une autre femme parler de Dieu entre elles. Je me suis déplacée et je leur ai demandé : « Dieu ? Qui est-ce ? » sentant quelque mystère planer. « Pauvre petitoune », dit la cuisinière à l'autre femme, « sa grand-mère est païenne et ne lui enseigne pas ces choses ! » « Dieu – dit-elle en se tournant vers moi - est celui qui a créé le ciel et la terre, les hommes et les animaux. Il est tout-puissant et habite au ciel ». Je suis restée silencieuse, mais me suis dit en moi-même : « C'est lui que j'ai vu ! »

Cependant j'étais perdue. À mes yeux, ma grand-mère était bien au-dessus de ces femmes de service, mais la cuisinière avait dit qu'elle était païenne parce qu'elle ne connaissait pas Dieu. J'avais bien compris qu'il s'agissait d'un terme péjoratif. Qui avait raison ?

Un matin où j'attendais de nouveau qu'on vienne m'habiller, j'étais impatiente, regrettant bien que mes vêtements de bébé se boutonnent à l'arrière. J'ai tout mis sur le dos de la « méchanceté des grands envers les plus petits en leur pouvoir ». Finalement, ne voulant pas attendre davantage, j'ai dit : « Mon Dieu, si tu existes et que tu es vraiment tout-puissant, alors boutonne ma robe derrière pour que je puisse descendre au jardin ». Je n'avais pas fini de prononcer ces mots que ma robe était boutonnée. Bouche-bée, j’étais terrifiée de voir l'effet de mes paroles. Jambes tremblantes, je me suis assise devant le miroir de l'armoire pour voir si c'était bien vrai et pour reprendre mon souffle. Je ne savais pas encore ce que signifiait l'expression « tenter Dieu », mais j'ai compris que j’aurais été réduite en poussière si je m'étais opposée à sa volonté.

Toute une vie de sainteté suivie à cette expérience témoigne qu’elle n’avait pas été le songe ou l’imagination d’une petite fille.

**Dieu est amour et il est donc Trinité**

Poursuivons maintenant notre réflexion sur le Dieu vivant. A qui nous adressons-nous, nous, chrétiens, lorsque nous prononçons le mot « Dieu », sans autre précision ? À qui ce « tu » se rapporte-t-il lorsque, dans les paroles du Psaume, nous disons : *« Dieu, tu es mon Dieu »* (Ps 62, 2) ? Qui répond, pour ainsi dire, à l'autre bout du fil ? Ce « tu » n'est pas simplement Dieu-Père, la première personne divine, comme si elle existait ou était imaginable, ne serait-ce qu’un instant, sans les deux autres. Ce n'est pas non plus l'essence divine indéterminée, comme s'il existait une essence divine qui n'est spécifiée que plus tard en Dieu Père, Fils et Saint-Esprit.

Le seul Dieu, celui qui dans la Bible dit : *« Je suis ! »*, est le Père qui engendre le Fils et qui avec lui respire l'Esprit, leur communiquant toute sa divinité. C’est le Dieu communion d’amour, en qui *unité* et *trinité* proviennent de la même racine et du même acte, et forment une *Triunité*, dans laquelle aucune des deux choses - l’unité et la pluralité - ne précède l’autre, ou n'existe sans l'autre, et où aucun des deux niveaux n’est supérieur à l'autre ou plus « profond » que l'autre.

Ce « tu » à qui nous nous adressons dans la prière, selon les cas et la grâce de chacun, peut être l'une des trois personnes divines en particulier : le Père, le Fils Jésus Christ, ou le Saint-Esprit, sans que l’on perde tout. En fait, pour la communion trinitaire, dans chaque personne divine les deux autres sont présentes. La Trinité est comme l’un de ces triangles musicaux qui, de quelque côté qu’on le touche, vibre tout entier et émet le même son.

En conclusion, le Dieu vivant des chrétiens n'est rien d'autre que la Trinité vivante. La doctrine de la Trinité est contenue, comme *en germe*, dans la révélation de Dieu en tant qu'amour. Dire : *« Dieu est amour »* (1 Jn 4, 8), revient à dire : Dieu est trinité. Chaque amour implique un amant, un aimé et un amour qui les unit. Tout amour est l'amour de quelqu'un ou de quelque chose ; on n’offre aucun amour « à vide », sans objet. Maintenant, qui Dieu aime-t-il, pour être appelé amour ? L'homme ? Mais alors, il n'est l’amour que depuis quelques centaines de millions d'années. Il aime l'univers ? Mais alors, il n’est l’amour que depuis quelques dizaines de milliards d’années. Et avant, qui Dieu aimait-il pour être l’amour ?

Les penseurs grecs et, en général, les philosophies religieuses de tous les temps, concevant Dieu avant tout comme une « pensée », pouvaient répondre : Dieu se pensait lui-même ; il était « pure pensée », « pensée de pensée ». Mais ce n'est plus possible, à partir du moment où on dit que Dieu est avant tout amour, parce que « l'amour pur de soi-même » serait pur égoïsme, qui n'est pas la plus grande exaltation de l'amour, mais sa négation totale. Et voici la réponse de la révélation, explicitée par l'Église. Dieu est l'amour depuis toujours, *ab aeterno*, car bien avant qu'il existe en dehors de lui un objet à aimer, il avait en lui le Verbe, le Fils qu'il aimait d’un amour infini, c'est-à-dire « dans le Saint-Esprit ».

Cela n'explique pas « comment » l'unité peut être simultanément trinité ; c'est un mystère qui nous reste inconnu parce qu'il n'existe qu'en Dieu. Mais il nous aide à comprendre « pourquoi », en Dieu, l'unité doit aussi être pluralité : parce que « Dieu est amour » ! Un Dieu qui serait pure connaissance, pure loi ou pur pouvoir n'aurait certainement pas besoin d'être trinitaire. Cela compliquerait plutôt les choses et en fait, aucun « triumvirat » n'a jamais duré longtemps dans l'Histoire ! Ce n’est pas le cas avec un Dieu qui est avant tout amour, car « moins qu’entre deux, il ne peut y avoir d’amour ». « Il faut - a écrit Henri de Lubac - que le monde le sache : la révélation de Dieu en tant qu'amour bouleverse tout ce qu'il avait précédemment conçu de la divinité[[10]](#footnote-10) ». Nous, chrétiens, croyons « en un seul Dieu » et non en un Dieu solitaire !

# Contempler la Trinité pour vaincre l’odieuse discorde du monde[[11]](#footnote-11)

Aucun traité sur la Trinité ne peut nous mettre en contact direct avec elle autant que la contemplation de l'icône de la Trinité de Roublev, dont nous voyons une reproduction dans la mosaïque que nous avons devant nous, en haut du mur en face. Peinte en 1425 pour l'église Saint-Serge, l'icône fut déclarée, par le « Concile des cent chapitres » de 1551, modèle de toutes les représentations de la Trinité.

Notons tout de suite une chose à son propos. Elle ne veut pas représenter directement la Trinité, par définition invisible et ineffable, ce qui eût été contraire à tous les canons de l’iconographie ecclésiastique byzantine. Elle représente directement la scène des trois anges apparus à Abraham au chêne de Mambré (Gn 18, 1-15), comme le confirme le fait que, aussi bien avant qu’après Roublev, apparaissent aussi dans l’icône Abraham, Sarah, le veau et, au fond, le chêne. Cet épisode est lu en effet, avec les yeux de la tradition patristique, comme une préfiguration de la Trinité. L’icône est l’une des formes que revêt la lecture spirituelle de la Bible, c'est-à-dire l'interprétation d'un fait de l'Ancien Testament à la lumière du Nouveau.

Le dogme de l’unité et de la trinité de Dieu est exprimé par le fait que les personnes présentes sont trois et bien distinctes, mais très ressemblantes entre elles. Elles sont contenues de manière parfaite dans un cercle qui met en valeur leur unité, et cependant le mouvement différent, surtout de la tête, proclame leur distinction. Tous les trois revêtent, dans l’original, un vêtement de couleur bleue, signe de leur commune nature divine. Mais au-dessus ou en-dessous, chacun revêt une couleur qui le distingue des autres. Le Père (identifié en général par l’ange de gauche vers lequel les deux autres personnes inclinent la tête), a un vêtement aux couleurs indéfinissables, presque fait de pure lumière, signe de son invisibilité et de son inaccessibilité ; le Fils, au centre, a une tunique sombre, signe de l’humanité qu’il a revêtue ; l’Esprit Saint, l’ange de droite, un manteau vert, signe de vie, puisqu’il est celui « qui donne la vie ».

Une chose surtout s’impose lorsque l’on contemple l’icône de Roublev : la paix profonde et l’unité qui émanent de l’ensemble. Un cri silencieux jaillit de l’icône : « Soyez un comme nous sommes un. » Le saint pour le monastère duquel l’icône fut créée, saint Serge de Radonège, s’était distingué dans l’histoire de la Russie pour avoir rétabli l’unité entre les chefs qui étaient en conflit, permettant ainsi que la Russie soit libérée des mains des envahisseurs Tartares. Sa devise était : « Contemplant la très Sainte Trinité, vaincre l’odieuse discorde du monde. » Roublev a voulu recueillir l’héritage spirituel de ce grand saint qui avait fait de la Trinité la source d’inspiration de sa vie et de son œuvre.

Nous voulons tous l’unité. Après le mot « bonheur », il n’y en a aucun autre qui corresponde à un besoin plus profond du cœur humain que le mot « unité ». Nous sommes « des êtres finis, capables d’infini », ce qui veut dire que nous sommes des créatures limitées qui aspirent à dépasser notre limite, pour être « en quelque sorte tout », *quodammodo omnia*, dit-on en philosophie. Nous ne nous résignons pas à être uniquement ce que nous sommes. Qui n’a pas le souvenir, dans ses années de jeunesse, de moments où le besoin profond d’unité se faisant sentir, il aurait voulu voir l’univers entier rassemblé en un seul point et être avec tous les autres dans cet unique point, tant le sentiment de séparation et de solitude dans le monde était fort et douloureux ? Saint Thomas d’Aquin explique tout cela en disant : « Puisque l’unité (*unum*) est un principe de l’être comme la bonté (*bonum*), il en découle que chacun désire naturellement l’unité, comme il désire le bien. Ainsi, de même que l’amour ou le désir du bien cause de la souffrance, de même l’amour ou le désir de l’unité[[12]](#footnote-12). »

Tous, donc, nous voulons l’unité, tous nous la désirons du plus profond de notre cœur.

Pourquoi est-il alors tellement difficile de faire l’unité, si nous la désirons tous aussi ardemment ? C’est parce que nous voulons l’unité, oui, mais… autour de *notre* point de vue. Cela nous semble tellement évident, tellement raisonnable, que nous sommes surpris que les autres ne s’en rendent pas compte et qu’ils insistent au contraire sur *leur* point de vue. Nous traçons même délicatement la route aux autres pour qu’ils viennent là où nous sommes et qu’ils nous rejoignent dans notre centre. Le problème est que celui qui est devant moi fait exactement la même chose avec moi. Par ce chemin-là, on ne parviendra jamais à l’unité. On fait le chemin inverse.

La Trinité nous indique le vrai chemin de l’unité. Partant des *personnes* divines, au lieu du concept de *nature*, les Orientaux ont dû expliquer d’une autre manière l’unité divine. Ils l’ont fait en élaborant la doctrine de la *péricorèse*. Appliquée à la Trinité, la péricorèse (c’est-à-dire la « compénétration mutuelle »), exprime l’union des trois personnes en une unique essence[[13]](#footnote-13). Grâce à elle, les trois personnes sont unies, mais non confondues ; chaque personne « s’identifie » à l’autre, se donne à l’autre et fait être l’autre. Le concept se fonde sur les paroles du Christ : *« Je suis dans le Père et le Père est en moi. »* (Jn 14, 11)

Jésus a étendu ce principe à la relation qu’il y a entre lui et nous : *« Je suis dans le Père, et vous en moi et moi en vous »* (Jn 14, 20) ; *« Moi en eux et toi en moi, afin qu’ils soient parfaits dans l’unité. »* (Jn 17, 23) Le chemin de la vraie unité est dans l’imitation entre nous, dans l’Église, de la péricorèse divine. Saint Paul en indique le fondement quand il dit que *« nous sommes membres les uns des autres »* (Rm 12, 5). En Dieu, la péricorèse se base sur l’unité de la nature, en nous, sur le fait que nous sommes *« un seul corps et un seul esprit »*.

L’Apôtre nous aide à comprendre ce que signifie, en pratique, vivre entre nous la péricorèse, ou la compénétration mutuelle : *« Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ; si un membre est à l’honneur, tous se réjouissent avec lui »* (1 Co 12, 26) ; *« Portez les fardeaux les uns des autres, ainsi vous accomplirez la loi du Christ. »* (Ga 6, 2) Les « fardeaux » des autres sont les maladies, les limites, les soucis, mais aussi les défauts et les péchés. Vivre la péricorèse signifie « s’identifier » à l’autre, se mettre - comme on dit - dans sa peau, chercher à comprendre avant de juger.

Les trois personnes divines sont toujours occupées à se glorifier réciproquement. Le Père glorifie le Fils ; le Fils glorifie le Père (Jn 17, 4) ; le Paraclet glorifiera le Fils (Jn 16, 14). Chaque personne se donne à connaître en faisant connaître l’autre. Le Fils enseigne à crier *« Abba ! »* ; l’Esprit Saint enseigne à crier *« Jésus est Seigneur ! »* et *« Viens, Seigneur »*, *Maranatha*. Ils n’enseignent pas à prononcer leur propre nom, mais celui des autres personnes. Il n'y a qu'un seul « endroit » dans le monde où la règle « aime ton prochain comme toi-même » est mise en pratique, dans un sens absolu, et c'est la Trinité ! Chaque personne divine aime l'autre exactement comme elle-même.

L’atmosphère serait bien différente dans un corps social si l’on essayait de vivre avec ces idéaux sublimes devant les yeux ! Pensons à une famille dans laquelle le mari défend et exalte sa femme devant ses enfants et des étrangers, de même la femme par rapport à son mari ; pensons à une communauté dans laquelle on s’efforce de mettre en pratique la recommandation de saint Jacques : *« Ne médisez pas les uns des autres, frères »* (Jc 4, 11), ou de celle de saint Paul : *« Que chacun regarde les autres comme plus méritants »* (Rm 12, 10). Dans cette optique, une personne pourrait même se réjouir de la nomination d’une autre, qu’elle estime, à un rôle d’honneur (par exemple le cardinalat), comme si elle y était nommée elle-même.

Mais laissons les saints s’exprimer là-dessus, les seuls qui en ont le droit car ils le mettent en pratique. Dans l'une de ses admonitions, saint François d'Assise dit : « Béni soit ce serviteur qui ne s’enorgueillit pas du bien que le Seigneur dit et opère à travers lui, plus que du bien qu'il dit et opère à travers un autre ». Saint Augustin disait à la population :

« Si tu aimes l’unité, tout ce qui en elle peut être possédé par quelqu’un, tu le possèdes toi aussi ! Ne sois point jaloux et tout ce que je possède t’appartiendra et si je ne suis pas jaloux moi-même, ce que tu possèdes sera à moi. La jalousie produit la séparation ; l’union, tel est l’effet de la charité. […] De même, la main est le seul de tous les membres à travailler ; mais travaille-t-elle pour elle seule ? Elle le fait aussi pour l’œil. Ainsi, qu’on vienne à vouloir frapper, non pas la main, mais le visage, celle-ci dit-elle : "Je ne me remue point, puisque ce n’est pas moi qu’on veut blesser[[14]](#footnote-14)" ? »

Cela signifiait : si vous essayez de faire passer le bien de la communauté avant votre affirmation personnelle, chaque charisme et chaque honneur qui y sont présents seront vôtres, de la même manière que dans une famille unie, le succès d'un membre fait le bonheur de tous. C'est pourquoi la charité est la *« voie qui les dépasse toutes »* (1 Co 12, 31) : elle multiplie les charismes, fait du charisme de l'un le charisme de tous. Je réalise que ce sont des choses faciles à dire, mais difficiles à mettre en pratique ; il est cependant beau de savoir qu'avec la grâce de Dieu, elles sont possibles et que certaines âmes les ont réalisées et les réalisent également pour nous dans l'Église.

Contempler la Trinité aide vraiment à vaincre « l’odieuse discorde du monde ». Le premier miracle que l’Esprit Saint opéra à la Pentecôte fut de faire des disciples *« un même cœur »* (Ac 1, 14), *« un seul cœur et une seule âme »* (Ac 4, 32). Il est toujours prêt à répéter ce miracle, à transformer à chaque fois la *dis-corde* en *con-corde*. On peut être divisés dans l’esprit – en ce que chacun pense sur des questions doctrinales ou pastorales encore légitimement débattues dans l’Église – mais jamais divisés dans le cœur : *In dubiis libertas, in omnibus vero caritas*. Cela signifie imiter l’unité de la Trinité qui est, en effet, « unité dans la diversité ».

# Entrer dans la Trinité

Il y a quelque chose que nous pouvons faire à l’égard de la Trinité de plus heureux encore que la contempler et l’imiter : c’est d’entrer en elle ! Nous ne pouvons pas embrasser l’océan, mais nous pouvons y entrer ; nous ne pouvons pas embrasser le mystère de la Trinité avec notre esprit, mais nous pouvons y entrer !

Le Christ nous a laissé un moyen concret pour le faire, l’Eucharistie. Dans l’icône de Roublev, les trois anges sont disposés en cercle autour d’une table ; sur cette table, il y a une coupe et dans la coupe, on entrevoit un agneau. On ne pouvait dire de manière plus simple et plus efficace que la Trinité nous donne rendez-vous chaque jour dans l’Eucharistie. Le banquet d’Abraham au chêne de Mambré représente ce banquet. La visite des Trois à Abraham se renouvelle pour nous chaque fois que nous nous approchons de la communion.

Là aussi, c’est-à-dire à propos de l’Eucharistie, la doctrine de la péricorèse trinitaire nous illumine. Elle nous dit que là où il y a une personne de la Trinité, il y a aussi les deux autres, unies de manière inséparable. Au moment de la communion se réalise au sens strict la parole du Christ : *« Moi en eux et toi en moi »* ; *« Qui me voit, voit le Père »* (cf. Jn 14, 9) ; qui me reçoit, reçoit le Père. Nous n’arriverons jamais à estimer à sa juste valeur la grâce qui nous est offerte. Compagnonsde la Trinité !

Saint Cyrille d’Alexandrie a formulé avec sa rigueur théologique habituelle cette vérité qui relie de manière indissoluble Trinité et Eucharistie. Il dit : « Nous sommes consommés dans l’unité avec Dieu le Père par le Christ. Recevant en nous en effet corporellement et spirituellement ce que le Fils est par nature, nous participons et nous nous unissons à toute la nature suprême[[15]](#footnote-15). »

La même personne dont j’ai partagé le témoignage au début me confiait, en une autre occasion, une expérience qu’elle a faite plus tard de la Trinité. Je me permets de partager celle-ci aussi parce qu’elle nous dit que l’Eglise n’est pas seulement ce que les gens voient ou disent d’elle. Elle disait :

« L'autre soir, l'Esprit m'a introduite dans le mystère de l'amour trinitaire. Le passionnant échange de donner et de recevoir s’est également opéré à travers moi : du Christ à qui j’étais unie, vers le Père et du Père vers le Fils. Mais comment exprimer l'inexprimable ? Je ne voyais rien, mais c'était bien davantage que de voir et mes paroles sont impuissantes à traduire cet échange dans la jubilation, qui se répondait, se pressait, se recevait et se donnait. Et de cet échange coulait une vie intense de l’Un à l’Autre, comme le lait tiède qui coule du sein de la maman à la bouche de l’enfant attaché à ce bien-être. Et j'étais cet enfant, c'était toute la création qui participe à la vie, au Royaume, à la gloire, ayant été régénérée par le Christ. Ô Sainte et vivante Trinité ! Je suis restée comme en dehors de moi pendant deux ou trois jours et, encore aujourd’hui, cette expérience reste profondément imprimée en moi. »

La Trinité n’est pas seulement un mystère et un article de notre foi, c’est une réalité vivante et palpitante. Comme je le disais en commençant, le Dieu vivant de la Bible que nous recherchons n'est autre que la Trinité vivante. Que l’Esprit nous y introduise nous aussi et nous fasse goûter sa douce compagnie.

Traduction de l’Italien de Cathy Brenti

P- Raniero Cantalamessa, ofmcap

« Dieu, personne ne l'a jamais vu ... »

Troisième Prédication de l'Avent 2018

Le Dieu vivant est la Trinité vivante, nous l’avons dit la dernière fois. Mais nous sommes dans le temps et Dieu, lui, est dans l'éternité. Comment surmonter cette « infinie différence qualitative » ? Comment jeter un pont surcet abîme infini? La réponse est dans la solennité que nous nous apprêtons à célébrer: « *Le Verbe s'est fait chair et il est venu habiter parmi nous »*.

Entre nous et Dieu - a écrit le grand théologien byzantin Nicolas Cabasilas - il y avait trois murs de séparation: celui de la nature parce que Dieu est esprit et que nous sommes chair, celui du péché, celui de la mort. Le premier de ces murs a été abattu lors de l'incarnation, lorsque la nature humaine et la nature divine se sont unies dans la personne du Christ; le mur du péché a été abattu sur la croix et le mur de la mort à la résurrection. Jésus-Christ est maintenant le lieu définitif de la rencontre entre le Dieu vivant et l'homme vivant. En lui, le Dieu lointains’est fait proche, l'Emmanuel, le Dieu-avec-nous.

Le chemin de recherche du Dieu vivant que nous avons entrepris au cours de cet Avent a eu un illustre précédent: « L'itinéraire de l'esprit vers Dieu » (*Itinerarium mentis in Deum*) de Saint-Bonaventure. En tant que philosophe et théologien spéculatif, il identifie les sept étapes par lesquelles l’âme accède à la connaissance de Dieu, à savoir:

La contemplation de Dieu par ses vestiges dans l’univers.

La contemplation de Dieu dans ses vestiges à travers le monde sensible.

La contemplation de Dieu par son image gravée dans nos facultés naturelles.

La contemplation de Dieu dans son image réformée par les dons de la grâce.

La contemplation de l’unité divine par son premier nom : l’Etre

La contemplation de la bienheureuse Trinité dans son nom : le Bien

L’enlèvement mystique de l’âme, où notre intelligence se tient en repos, tandis que l’amour passe tout entier en Dieu.

Après avoir passé en revue les différents moyens dont nous disposons pour nous élever à la connaissance du Dieu vivant et les« lieux » où nous pouvons le rencontrer, saint Bonaventure en arrive ainsi à la conclusion que le moyen définitif, infaillible et suffisant est la personne de Jésus-Christ. Voilà comment se termine son traité:

Maintenant: il ne reste plus à l'âme qu’à dépasser tout cela par la contemplation et à aller au-delà du monde sensible, non seulement, mais même au-delà d’elle-même. Dans ce passage, le Christ est le chemin et la porte ; Christ est échelle et véhicule comme lieu propitiatoire au-dessus de l'arche de Dieu et sacrement caché au fil des siècles.

Le philosophe Blaise Pascal, dans son célèbre « Mémorial », parvient à la même conclusion: le Dieu d'Abraham, d’Isaac et de Jacob « ne se trouve que dans les voies enseignées par l'Évangile ». La raison en est simple: Jésus-Christ est « le Fils du Dieu vivant » (Mt 16, 16). C’est là-dessus que la Lettre aux Hébreux base la nouveauté du Nouveau Testament:

*« À bien des reprises et de bien des manières, Dieu, dans le passé, a parlé à nos pères par les prophètes, mais à la fin, en ces jours où nous sommes, il nous a parlé par son Fils qu'il a établi héritier de toutes choses et par qui il a créé les mondes. »* (He 1, 1-2).

Le Dieu vivant ne nous parle plus par personne interposée, mais en personne, parce que le Fils est *« rayonnement de la gloire de Dieu, expression parfaite de son être »* (He 1, 3). Ceci du point de vue ontologique et objectif. Du point de vue existentiel ou subjectif, la grande nouvelle est que ce n’est plus l’homme qui, *« à tâtons »* (Ac 17, 27), partà la recherche du Dieu vivant; c'est le Dieu vivant qui descend à la recherche de l'homme jusqu'à faire sa demeure dans son cœur. C'est là que dorénavant on peut le rencontrer et l’adorer en esprit et en vérité: *« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole ; mon Père l'aimera, nous viendrons vers lui et, chez lui, nous nous ferons une demeure. »*(Jn 14, 23)

**« Personne ne vient au Père si ce n'est par moi »**

Celui qui a établi cette vérité - à savoir que Jésus-Christ est le révélateur suprême du Dieu vivant et le « lieu » où l’on entre en contact avec lui –c’est Jean l'évangéliste. Nous nous en remettons à lui pour nous aider à faire de la recherche du Dieu vivant autre chose qu'une simple « recherche », mais une véritable« expérience », pour en avoir, non seulement la connaissance, mais un « sentiment » vivant.

Afin de ne pas perdre la force et l’immédiateté de son témoignage inspiré, évitons d’imposer aux textes un cadre interprétatif. Passons simplement en revue les mots les plus explicites que Jésus emploie pour se présenter comme le révélateur définitif de Dieu.Chacun de ces mots peut, à lui seul, nous conduire au bord du mystère et nous faire entrer dans un horizon infini.

Jean 1,18: *« Dieu, personne ne l'a jamais vu ; le Fils unique, lui qui est Dieu, lui qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a fait connaître. »* Pour bien comprendre le sens de ces mots, il faut se référer à toute la tradition biblique sur ce Dieu que l’on ne peut voir sans mourir. Il suffit de lire Exode 33, 18-20: *« Moïse dit : "Je t'en prie, laisse-moi contempler ta gloire". Le Seigneur dit : "Je vais passer devant toi avec toute ma splendeur, et je proclamerai devant toi mon nom qui est : LE SEIGNEUR. Je fais grâce à qui je veux, je montre ma tendresse à qui je veux". Il dit encore : "Tu ne pourras pas voir mon visage, car un être humain ne peut pas me voir et rester en vie". »*

Il y a un tel gouffre entre la sainteté de Dieu et l'indignité de l'homme que ce dernier ne peut que mourir en voyant Dieu ou en l'entendant. C'est pourquoi Moïse (Ex 3, 69) etles séraphins (Is 6, 2) se voilent le visage devant Dieu.En restant en vie après avoir vu Dieu, on éprouve une surprise reconnaissante (Gn 32, 31). C'est une faveur rare que Dieu accorde à Moïse (Ex 33,11) et à Élie (1 R 19,11 s.), qui seront les deux personnes admises sur le Thabor pour contempler la gloire de Christ.

Jean 10, 30 :*« Le Père et moi, nous sommes un ».* C'est peut-être l'affirmation la plus chargée de mystère du Nouveau Testament. Jésus-Christ n'est pas seulement celui qui révèle le Dieu vivant: il est le Dieu vivant lui-même! Le révélateur et la révélation sont une seule et même personne. C’est à partir de cette affirmation que la réflexion de l'Église aboutira à une foi pleine et explicite dans le dogme trinitaire. Ce que nous traduisons par le mot*« un »* est un mot neutre (en grec, *unum* en latin). Si Jésus avait utilisé le *eis*masculin, *unus*, il aurait fallu penser que le Père et le Fils sont une seule et même personne et la doctrine de la Trinité serait exclue à la racine. En disant *« un »*, une seule chose, les Pères en déduiront à juste titre que Père et Fils (et plus tard le Saint-Esprit) sont une seule et même nature, mais pas une seule et même personne.

Jean 14, 6-7: *« Jésus lui dit: "Moi, je suis le Chemin, la Vérité et la Vie ; personne ne va vers le Père sans passer par moi". »*Ici nous devons nous attarder un peu davantage :*« personne ne va vers le Père sans passer par moi. »* Lus dans le contexte actuel du dialogue interreligieux, ces mots posent une question que nous ne pouvons passer sous silence. Que penser de toute cette partie de l'humanité qui ne connaît pas le Christ et son Evangile? Aucun d'entre eux ne va vers le Père? Sont-ils exclus de la médiation du Christ et donc du salut?

Une chose est sûre, ettoute théologie chrétienne des religions doit partir de là: le Christ a donné sa vie *« en rançon »* et par amour pour tous les hommes, car tous sont des créatures de son Père et ses frères. Il n'a fait aucune distinction. Son *offrande* de salut, du moins, il est sûr qu'elle est universelle. *« Quand j'aurai été élevé de terre* (sur la croix !)*, j'attirerai à moi tous les hommes »*(Jn 12, 32); *« En nul autre que lui, il n'y a de salut, car, sous le ciel, aucun autre nom n'est donné aux hommes, qui puisse nous sauver »*, proclame Pierre devant le Sanhédrin (Ac 4, 12).

Certains, même s’ils se prétendant chrétiens, ne peuvent admettre qu'un fait historique particulier, comme la mort et la résurrection du Christ, ait pu changer la situation de l'humanité toute entière devant Dieu et remplacent ainsi l'événement historique par un principe universel « impersonnel ». Ils devraient se poser, je crois, une autre question, à savoir s’ils croient réellement au mystère par lequel tout le christianisme tient ou s’écroule: l’incarnation du Verbe et la divinité du Christ. Une fois que c’est admis, cela ne semble plus absurde pour la raison qu’un acte donné puisse avoir une portée universelle. Ce serait plutôt étrange de penser le contraire.

Le plus grand tort, si l’on enlève une si grande partie de l'humanité, ce n'est pas au Christ ni à l'Église qu’on le cause, mais à cette humanité. Ne peut-on pas partir de l’affirmation selon laquelle la conduite et la parole de Jésus valent comme critère normatif de jugement et comme norme morale suprême », sans reconnaître pour autant à tous les hommes le droit de bénéficier de ce salut?

« Mais est-il réaliste - nous pouvons nous poser la question - de continuer à croire en une mystérieuse présence et influence du Christ dans les religions qui existaient avant lui et qui ne ressentent aucun besoin, au bout de vingt siècles, d'accueillir son Évangile? »Il y a dans la Bible un fait qui peut nous aider à répondre à cette objection: l’humilité de Dieu, le fait que Dieu se cache. *« Vraiment tu es un Dieu qui se cache, Dieu d'Israël, Sauveur ! »*: Vere tu es Deus absconditus (Is 45, 15, Vulgate). Dieu est humble dans sa création. Il ne met pas son étiquette sur tout, comme le feraient les hommes. Il n’est pas écrit sur les créatures qu'elles ont été faites par Dieu. C’est à ellesde le découvrir.

Combien de temps a-t-il fallu à l’homme pour reconnaître à qui il devait d’être, qui avait créé le ciel et la terre pour lui? Combien de temps faudra-t-il encore avant que tous puissent le reconnaître? Dieu cesse-t-il pour autant d'être le créateur de tout? Cesse-t-il de réchauffer de son soleil celui qui le connaît ou celui qui ne le connaît pas ? C’est la même chose dans la rédemption. Dieu est humble quand il crée et humble quand il sauve. Christ est plus préoccupé par le fait que tous les hommes soient sauvés, plutôt qu’ils sachent qui est leur Sauveur.

Plus que le salut de ceux qui n’ont pas connu le Christ, il faudrait s’inquiéter, je pense, du salut de ceux qui l’ont connu, s’ils vivent comme s’il n’avait jamais existé, oubliant tout à fait leur baptême, étrangers à l’Eglise et à toute pratique religieuse. En ce qui concerne le salut des premiers, les Écritures nous assurent que *« Dieu accueille, quelle que soit la nation, celui qui le craint et dont les œuvres sont justes. »*(Ac 10, 34-35) À son tour, François d’Assise fait une affirmation presque incroyable pour son époque: « Tout ce qu’il y a de bien dans ces écrits n’appartient ni aux païens ni à qui que ce soit, mais à Dieu seul, de qui nous vient tout bien[[16]](#footnote-16). »

**Le Paraclet mènera à la vérité tout entière**

Parlant du rôle du Christ vis-à-vis des personnes qui vivent en dehors de l'Église, le Concile Vatican II affirme que « l’Esprit Saint offre à tous, d’une façon que Dieu connaît, la possibilité d’être associé au mystère pascal », c’est-à-dire par son œuvre rédemptrice (*Gaudium et spes*, 22, 5). C’est ainsi que nous parvenons à la dernière étape de notre chemin, le Saint-Esprit. Au terme de sa vie terrestre, Jésus disait:

*« J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais pour l'instant vous ne pouvez pas les porter. Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans la vérité tout entière. En effet, ce qu'il dira ne viendra pas de lui-même : mais ce qu'il aura entendu, il le dira ; et ce qui va venir, il vous le fera connaître. Lui me glorifiera, car il recevra ce qui vient de moi pour vous le faire connaître. Tout ce que possède le Père est à moi ; voilà pourquoi je vous ai dit : L'Esprit reçoit ce qui vient de moi pour vous le faire connaître. »* (Jn 16, 12-15)

Dans le Saint-Esprit, c'est encore Jésus qui continue à nous révéler le Père, car le Saint-Esprit est désormais l'Esprit du Ressuscité, l'Esprit qui poursuit et applique l’œuvre du Jésus terrestre. Peu de temps après les paroles que nous venons de rappeler, Jésus ajoute :*« En disant cela, je vous ai parlé en images. L'heure vient où je vous parlerai sans images, et vous annoncerai ouvertement ce qui concerne le Père. »* Quand Jésus pourra-t-il parler ouvertement aux disciples du Père, si ces mots sont parmi les derniers qu'il prononce de son vivant et que peu de temps après il mourra sur la croix? Il le fera justement par le Saint-Esprit qu'il enverra du Père.

Saint Grégoire de Nysse a écrit: « Si nous enlevons à Dieu le Saint-Esprit, ce qui reste n’est plus le Dieu vivant, mais son cadavre[[17]](#footnote-17). » C'est Jésus lui-même qui en explique la raison. *« C'est l'esprit qui fait vivre, la chair n'est capable de rien. »*(Jn 6, 63) Appliqué à notre cas, cela signifie: c'est l'Esprit qui donne vie à l'idée de Dieu et pousse à le rechercher. La raison humaine, marquée comme elle est par le péché, ne suffit pas. Au contraire, elle ne sert pratiquement à rien car, même si elle découvre que Dieu existe, elle n'est pas capable, comme le dit saint Paul, de se comporter en conséquence, en lui rendant gloire et action de grâce comme il convient (cf. Rm 1, 18s). L’homme qui s’apprête à parler de Dieu, à quelque titre que ce soit, s’il est croyant, doit se rappeler que *« personne ne connaît ce qu'il y a en Dieu, sinon l'Esprit de Dieu »* (1 Co 2, 11).

Le Saint-Esprit est le véritable « cadre de vie », le *Sitztim Leben*, dans lequel toute théologie chrétienne authentique naît et se développe. Le Saint-Esprit est cet espace invisible dans lequel on peut percevoir le passage de Dieu et dans lequel Dieu lui-même apparaît comme une réalité vivante et active. Le Dieu vivant, à la différence des idoles, est un « Dieu qui respire » et le Saint-Esprit est son souffle. Ceci est également vrai du Christ. « Dans le Saint-Esprit » indique ce domaine mystérieux dans lequel, après sa résurrection, on peut entrer en contact avec le Christ et expérimenter son action sanctifiante. Il vit maintenant *« dans l'Esprit »* (Rm 1, 4 ; 1 P 3, 18). Le Saint-Esprit est, dans l'Histoire, « le souffle du Ressuscité ».

La grande voûte entre Dieu et l'homme ne se ferme donc pas et l'éclair soudain de lumière ne se produit que dans ce « champ magnétique » spécial constitué par l'Esprit du Dieu vivant. C'est lui qui crée dans l'intime de l'homme cet état de grâce pour lequel on a un jour la grande« illumination » : on découvre que Dieu existe, qu’il est réel, jusqu'à en avoir « le souffle coupé ».

Pour ceux qui cherchent Dieu ailleurs, rien que dans les pages des livres ou les raisonnements humains, il faudrait redire ce que l'ange a dit aux femmes: « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? »(Lc 24,5) Saint Basile écrit: « la familiarité avec Dieu » dépend du Saint-Esprit[[18]](#footnote-18). Cela dépend donc si Dieu nous est familier ou plutôt étranger, si nous sommes sensibles ou si nous sommes allergiques à sa réalité.

Le remède consiste donc à retrouver un contact toujours plus plein avec la réalité, voire avec la personne, du Saint-Esprit. Ne nous contentons pas non plus d'une pneumatologie renouvelée, c'est-à-dire d'une *théologie* de l'Esprit, mais aspirons à faire de lui aussi une *expérience* personnelle. Des millions de chrétiens de notre époque ont fait cette expérience personnelle qu’on a appelée « le baptême dans l'Esprit ». Voici comment l'un de ceux qui ont fait cette expérience pour la première fois dans l'Église catholique en décrit les effets:

« Notre foi est devenue vivante; notre croyance est devenue une sorte de savoir. Soudain, le surnaturel est devenu plus réel que le naturel. En bref, Jésus est une personne vivante pour nous. Essayez d'ouvrir le Nouveau Testament et de le lire comme si tout y était littéralement vrai, chaque mot, chaque ligne. La prière et les sacrements sont vraiment devenus notre pain quotidien, et non plus de pieuses pratiques générales. Un amour pour les Ecritures que je n'aurais jamais cru possible, une transformation de nos relations avec les autres, un besoin de témoigner et une force pour le faire au-delà de toute attente: tout cela fait désormais partie de notre vie. L’expérience initiale du baptême dans l’Esprit ne nous a pas procuré d’émotion extérieure particulière, mais notre vie est maintenant imprégnée de calme, de confiance, de joie et de paix[[19]](#footnote-19). »

**« Et le Verbe s’est fait chair »**

On ne peut conclure une méditation sur le rôle du Christ, révélateur du Dieu vivant, plus dignement qu'avec le prologue de Jean. Non pas comme s’il s’agissait d’un passage de l'Evangile à commenter - ce sera pour le jour de Noël - mais comme un hymne de louange qui surgit maintenant de notre cœur à la gloire de la Très Sainte Trinité. Le fait qu'une part aussi représentative de l'Église, dans un endroit comme celui-ci, proclame sa foi absolue au Christ, Fils de Dieu et lumière du monde, a une valeur salvifique. Le Christ a fondé son Église sur un acte de foi comme celui-ci, et il a promis que *« les puissances de la Mort ne l’emporteront pas sur elle »*. Nous le récitons ensemble debout, avec un cœur émerveillé et plein de reconnaissance :

*« Au commencement était le Verbe,*

*et le Verbe était auprès de Dieu,*

*et le Verbe était Dieu.*

*Il était au commencement auprès de Dieu.*

*C'est par lui que tout est venu à l'existence,*

*et rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui.*

*En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ;*

*la lumière brille dans les ténèbres,*

*et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée. […]*

*Le Verbe était la vraie Lumière,*

*qui éclaire tout homme en venant dans le monde.*

*Il était dans le monde,*

*et le monde était venu par lui à l'existence,*

*mais le monde ne l'a pas reconnu.*

*Il est venu chez lui,*

*et les siens ne l'ont pas reçu.*

*Mais à tous ceux qui l'ont reçu,*

*il a donné de pouvoir devenir enfants de Dieu,*

*eux qui croient en son nom.*

*Ils ne sont pas nés du sang,*

*ni d'une volonté charnelle,*

*ni d'une volonté d'homme :*

*ils sont nés de Dieu.*

*Et le Verbe s'est fait chair,*

*il a habité parmi nous,*

*et nous avons vu sa gloire,*

*la gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique,*

*plein de grâce et de vérité. […]*

*Dieu, personne ne l'a jamais vu ;*

*le Fils unique, lui qui est Dieu,*

*lui qui est dans le sein du Père,*

*c'est lui qui l'a fait connaître[[20]](#footnote-20). »*

Saint-Père, Vénérables Ppères, frères et sœurs, Joyeux Noël!

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

*Traduction Française de Cathy Brenti, Communauté des Béatitudes*

1. Saint Augustin, in *Confessions*, X, 27 [↑](#footnote-ref-1)
2. *« Zu den Sachen selbst »*, littéralement « Aux choses elles-mêmes », est le programme de l’école phénoménologique de Husserl. [↑](#footnote-ref-2)
3. Saint Thomas d’Aquin, *S. Th.* II-IIae, q.1, a. 2, 2. [↑](#footnote-ref-3)
4. J-P. Sartre, *La Nausée*, in *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, p. 105 s [↑](#footnote-ref-4)
5. Cf. G. von Rad, *Theologie des Alten Testaments*, I, Monaco 1966, p.194. [↑](#footnote-ref-5)
6. Saint Augustin, *Commentaire du Psaume 85, 12* ; cf. aussi *Confessions*, X, 6, 9. [↑](#footnote-ref-6)
7. Saint Grégoire de Nysse, In *Cant. XI, 5, 2* (PG 44, 1001). [↑](#footnote-ref-7)
8. Celano, *Vita seconda* CXVII, 158 (Sources Franciscaines, 742). [↑](#footnote-ref-8)
9. Eloi Leclerc, *Sagesse d’un Pauvre*, Editions Franciscaines, Paris 1959, p. 75-78. [↑](#footnote-ref-9)
10. H. de Lubac, *Histoire et Esprit*, Aubier, Paris 1950, ch. 5. [↑](#footnote-ref-10)
11. Je reproduis ici en partie ce que j’ai écrit dans mon livre *Contempler la Trinité*, Editions des Béatitudes, 2006. [↑](#footnote-ref-11)
12. Saint Thomas, *Somma teologica* I-IIae , q. 26,a.3. [↑](#footnote-ref-12)
13. Cf. Ps. Cyrille d’Alexandrie, *De Trinitate*, 23 ; PG 77 1164B ; saint Jean Damascène, *De fide orthodoxa*, 3, 7. [↑](#footnote-ref-13)
14. Saint Augustin, *Traité sur Jean*, 32, 8. [↑](#footnote-ref-14)
15. Saint Cyrille d’Alexandrie, *Commentaire de Jean*, XI, 12 (PG 74, 564). [↑](#footnote-ref-15)
16. Celano, *Vita prima*, XXIX, 82 (FF 463). [↑](#footnote-ref-16)
17. Saint Gégoire de Nysse, *De eo qui sit ad imaginem Dei* (PG 44, 1340). [↑](#footnote-ref-17)
18. Saint Basile, *De SpirituSancto*, 19,49 (PG 32, 157). [↑](#footnote-ref-18)
19. Témoigné rapporté par P. Gallagher Mansfield in *Comme une nouvelle Pentecôte*, EdB 2016. [↑](#footnote-ref-19)
20. Jn 1, 1-5 ; 9-18. [↑](#footnote-ref-20)